

Des curieux nous attendent en foule aux portes de la ville pour nous voir partir. Sur ce pont où nous nous arrêtons pour voir l'Oronte battre de ses flots boueux les vieilles arches romaines, Barnabé, Paul, et les hommes apostoliques sont passés, ayant au cœur le feu sacré qui devait brûler et changer la face de la terre. Cette pensée nous tient un moment immobiles en ce lieu, la seule relique à peu près certaine qui ait vu nos origines chrétiennes. Avec tristesse nous saluons au-dessus de la foule misérable, à l'œil sauvage ou idiot, aux vêtements sordides, à la langue barbare, qui a supplanté la vieille population spirituelle, luxueuse, cultivée d'Antioche, les grands souvenirs de Barnabé, Jean Marc, Jude Barsabas, Silas, Simon le Noir, Lucius de Cyrène, Manahen, Paul, Pierre, Luc, Evodius, Ignace entre ses deux diacres Philon et Agathopode, marchant au martyre et se retournant d'ici vers son troupeau pour lui dire : « Je vais aux bêtes de Rome, mais je te laisse pour évêque Jésus-Christ ! » Théophile, Babylas, Chrysostome, sans parler de tant de martyrs et de pieux confesseurs de la foi qui ont prêché et glorifié Dieu au pied de ces monts. Ce rapprochement du passé et du présent nous donne un vif serrement de cœur, et, levant instinctivement nos mains au ciel, nous disons avec Virgile :

*Multa dies variusque labor mutabilis ævi!*

Nous voici en route pour Alexandrette; y trouverons-nous encore un bateau? car l'orage nous a fait perdre un temps précieux. En attendant, les champs, si richement ornés de pierres il y a peu de jours, sont devenus des fondrières impraticables. Nos trois chevaux sont impuissants à traîner le coche, que le bon P. Guillermin a pourtant allégé en optant pour un autre mode de locomotion. Le cahotement insensé de la voiture lui était insupportable. Chevauchant avec le P. Ambrogio, qui a fini sa mission de confesseur, il nous devance facilement, car force nous est de descendre pour aborder à pied l'interminable marais. Le marais se complique de torrents. Il s'agit de les franchir comme on peut, et souvent, en dernière analyse, c'est sur le dos de notre Turc. Les chevaux viennent de laisser une fois encore sa voiture vide au milieu des eaux. Il imagine bien un système de sauvetage, mais il faut attendre le concours d'une caravane de passage pour l'exécuter. Entre temps, des cris de désespoir retentissent en aval du torrent. Un pauvre cheval, écrasé par le fardeau qu'il porte, vient de glisser. Il boit plus qu'il ne faut et meurt. On l'écorche aussitôt, et le propriétaire, ayant pris sa peau sur l'épaule, laisse généreusement le reste en pâture à des milliers de condors qui décrivent sur nos têtes des cercles sans fin, en guettant l'heure où ils pourront faire honneur à ce bon déjeuner. A travers cent péripéties, nous arrivons à Khan-Karamourt, où l'on fait halte. Détail typique : un

marchand de café, qui y tient buffet, nous procure un seul bol de lait fortement additionné d'eau. Ce sera mon lot, car le bon P. Modeste n'a pas mesuré les provisions au nombre des voyageurs, et le déjeuner, presque insuffisant pour un, doit servir à quatre. Quelques misérables fèves vertes constituent un supplément. Un café arabe achève ce repas éminemment frugal. Je règle les comptes, ou mieux, sans rien spécifier, je demande au marchand ce que je dois. Dans la pratique ordinaire du pays ce serait cinq centimes pour chaque café, et par conséquent vingt centimes, ou une piastre et le lait en sus. Le turc ne veut rien articuler et s'obstine poliment à s'en remettre à ma générosité. Je donne un franc qu'il met religieusement dans sa poche, puis il ajoute en me tendant la main : « Et maintenant le lait. » Cette race est affreuse. Nous l'avons constaté une fois de plus à Beylan, où notre célèbre Gar-bi, qui nous a si odieusement exploités à notre passage, ose venir nous réclamer un baghchich en récompense de ses services. Ce sont des irresponsables. Je me suis mis à rire et le lui ai donné. A sept heures nous arrivons à Alexandrette. Le dernier paquebot est parti ce matin même. Quand pourrons-nous prendre la mer? Hélas!

Mardi, 17 avril.

Nous sommes logés chez des PP. Carmes. Les quatre sont Italiens. Leur désir de nous être agréables n'est pas douteux, mais la perspective de perdre là des jours précieux nous attriste jusqu'à nous énerver outre mesure. Le P. Guillermin nous traite avec de bons discours sur la patience.

Enfin, puisqu'il faut s'installer ici, commençons par nous créer un *modus vivendi* tolérable. Les bons Pères se nourrissent de rien. Une oke (1,250 grammes) de mauvais poisson suffit à leur cuisinier pour faire un potage, l'entrée et le roti. De dessert il n'y en a pas. Ce régime est insuffisant pour des voyageurs. En outre le petit poisson blanc dont s'accommode la communauté donne les fièvres. Notre chambre est vaste; rien de plus simple que d'y faire ménage à part. On nous amène un brave homme qui nous servira d'interprète et de pourvoyeur. Après avoir éprouvé son honnêteté, fort au-dessus de la moyenne dans ces étranges pays, nous nous disposons à user de ses services. Il est d'autant plus zélé que sa famille a en perspective de vivre de nos restes, car Mikel est marié, pêcheur, bon chrétien, et doué en outre d'une dose de philosophie qui nous amuse. Il a, comme nous l'avions remarqué chez nos

moukres de Palestine, un système d'exprimer sa stupéfaction, sa pitié ou son indifférence, qui répond très certainement au *sherekah*, le sifflement du dédain, de la compassion ou de la surprise dans l'Écriture. En appointant ses lèvres il pousse un cri prolongé, *fiou*, que nous trouvons absolument archéologique. Son langage est d'ailleurs pittoresque, malgré le peu de mots français qu'il s'est appropriés. Je suis sûr que ses pensées le sont aussi. Il me montrait tout à l'heure avec quelque malice un jeune Turc qui a déjà quatre femmes, « parce qu'il veut avoir *bicou* enfants. » — « Coquin, lui dis-je, je crois que tu en ferais de même si tu pouvais. — Oh! *nô, nô, moi, un femme, bicou!* »

19 avril.

L'Amanus noir, rouge, bleu, selon les heures du jour, et lézardé de lignes blanches qui en temps d'orage deviennent des torrents, est certainement une belle chaîne de montagnes. Eh bien, je suis las de le contempler. Nous avons fait ce matin une chasse aux tortues, aussi nombreuses que des crapauds dans ces fétides marais d'Alexandrette. M. Vigouroux a été le plus adroit et le plus hardi. Des ruines que nous avons vues au pied de la hau-

teur où fut l'ancienne ville d'Alexandrette, et d'où sourd impétueuse la source qui alimente la ville actuelle, il n'y a rien à dire d'intéressant. A travers les jardins on voit des pans de mur encore debout et une ancienne église à peu près conservée.

Au reste, aucun souvenir historique ne plane sur ces marécages, sauf qu'Alexandre voulut y bâtir une grande cité en mémoire de la victoire d'Issus. Issus, en effet, n'est qu'à six heures d'ici. On y arrive en suivant la grève qui longe le pied de l'Amanus, dont les roches ont dû plus d'une fois être taillées pour laisser passer des chars de guerre. Un monument que l'on rencontre après deux heures de marche est assez curieux. On le nomme les Piliers de Jonas, mais il est peu probable que le prophète ait été rejeté là par le monstre marin qui l'avait englouti; ce sont les restes d'une porte monumentale, visibles de fort loin et marquant les limites de la Syrie et de la Cilicie. Là furent les portes Amanides, et peut-être les deux pilastres blancs n'en sont-ils qu'un souvenir. D'après une tradition locale, c'est sur l'arcade, aujourd'hui disparue, de ces deux jambages qu'aurait été placé le sarcophage d'Alexandre, et tous les chefs d'armée, en passant sous le célèbre portique pour aller aux grandes guerres, devaient se reconnaître les inférieurs de l'illustre conquérant. Peut-être n'y eut-il là qu'un monument de sa victoire.

C'est sur les bords du Pinarus que les armées d'Alexandre et de Darius se rencontrèrent. Elles

appuyaient leurs ailes, d'après Arrien, à la mer et aux montagnes, et leur centre aux rives du fleuve. Le roi des Perses avait quatre cent mille fantassins et cent mille cavaliers. La phalange macédonienne, entr'ouverte par un faux mouvement au passage du fleuve, faillit compromettre le sort de la journée. Mais l'aile droite, culbutant tout devant elle, prit en flanc les Grecs mercenaires, et la déroute des Perses devint aussitôt générale. Darius s'enfuit honteusement, laissant au pouvoir du vainqueur sa mère, sa femme, sa sœur et ses enfants. Alexandre, entendant des gémissements et des cris déchirants sous la tente royale, fit dire aux femmes que Darius n'était pas mort, et qu'elles-mêmes n'avaient rien à craindre. Puis il vint lui-même les visiter suivi d'Héphestion. C'est alors que la reine-mère, troublée par sa douleur et frappée surtout de la haute taille d'Héphestion, se prosterna devant lui, le prenant pour Alexandre : « Vous ne vous trompez pas, ma mère, dit le vainqueur, car celui-là est aussi Alexandre. » Cent mille cadavres étaient entassés dans la petite plaine et les défilés des montagnes. Les aigles de l'Amanus et les fauves furent approvisionnés pour de longs jours.

J'aime à m'asseoir sur cette route. C'est celle qui par terre allait directement d'Antioche à Tarse. Barnabé et Paul y sont passés.

Mardi 24 avril.

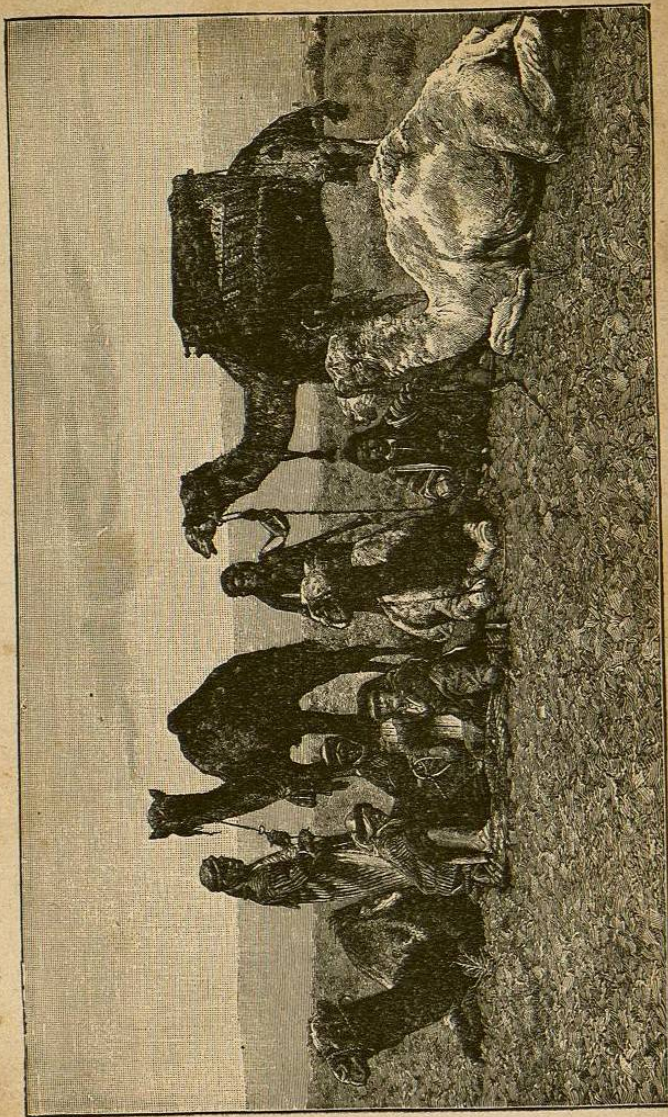
Nous nous morfondons à regarder la mer pour y saluer un navire libérateur. Rien à l'horizon. Le *Khédivié*, qui devait passer samedi, a brûlé Alexandrette pour filer droit sur Mersina. Au reste, chaque jour des orages terribles éclatent le long de l'Amanus et s'étendent jusqu'à l'Hermon, où une caravane de trois jeunes Angevins, que nous avions déjà rencontrés, vient d'être ensevelie sous la neige, laissant un mouk्रे mort et trois autres avec les extrémités congelées. La Providence nous protège visiblement. Dimanche nous avions tout réglé pour partir. Nous devions traverser en barque le golfe jusqu'à Baïas et prendre de là des chevaux jusqu'à Adana. Le ciel s'est couvert assez tôt pour nous empêcher de mettre à la voile. Deux heures plus tard nous étions pris par une tempête épouvantable.

Le spleen me donne la fièvre, et nous sommes sans linge pour nous approprier, presque sans argent pour partir. Tout est resté sur le bateau des messageries, et nous le retrouverons sans doute à Smyrne. Nos occupations quotidiennes se résument à dire notre bréviaire et à revoir mes notes, que je ne pensais guère faire imprimer plus tard.

Les journées nous semblent des siècles. *Alexandria scabiosa!* Elle l'est de toute façon. Le soir, sur la grève, assister à la pêche; le matin, visiter les bazars; à midi, voir arriver les caravanes d'Alep: telle est la série peu variée de nos distractions. La ville n'est qu'un vulgaire entrepôt de commerce. On projette d'en faire la tête de ligne du chemin de fer allant à l'Euphrate par Alep. Un tunnel passerait sous Beylan, et un viaduc franchirait le ravin du Diable, à cent soixante-dix mètres de hauteur. M. Eiffel pourra y jeter une de ses arches gigantesques, sœur de celle de Garabit et digne des merveilles qu'on va voir à l'Exposition. Ce sera pittoresque, et on ne se morfondra plus à Alexandrette. En attendant, épuisons-nous plus que jamais dans l'admiration des teintes de l'Amanus au soleil couchant, des flots azurés de la mer, de la force musculaire des Ansaryehs, de la ruse des Arméniens, de la patience des dromadaires. Demain ce sera comme aujourd'hui. Un poète italien, le signor de Gibelis, nous donne une séance de déclamation assez intéressante, mais sur un ton si excessif, que deux de nos Pères Carmes, invités à notre dessert, laissent là, sans le boire, un verre de vin de la Commanderie et se sauvent comme s'ils avaient affaire à un fou furieux. Le P. Guillermin, qui reçoit ses gestes en pleine poitrine, n'est guère plus rassuré. De Gibelis était directeur de collège à Khartoum. Il va visiter le schah de Perse, dont il se croit le frère.

Une plus consolante récréation est d'aller,

Vol. III, p. 88.



Chameliers au repos.